

# CHAPITRE 4

de 1916 à 1928

## *Vie de famille*

*We had a quiet family  
life there.*

Enregistrement fait  
par Gertrude Mantha,  
novembre-mars 2005.



## NOUVELLES IDENTITÉS

Au sortir de Cache Bay, les amoureux viennent se réfugier à Ottawa, la nature individualiste de la vie dans les villes étant plus propice à protéger leurs amours. Ils adoptent de nouvelles identités. Joseph anglicise son nom de famille. Le francophone Joseph Roy devient l'anglophone Joseph Ray et Marie-Louise Labelle se présente désormais sous le nom de Marie-Louise Ray. Je me demande si, au moment de ce changement de nom, Joseph révèle à Marie-Louise qu'il est né Désiré Jérémie et qu'il s'appelait Jérémie Alphonse pendant son séjour dans l'Ouest. Peut-être pas. Après tout, elle ne l'a connu que sous le nom de Joseph A. Roy.

Marie-Louise espère sûrement que Joseph va l'épouser. Vivre en union libre n'est pas socialement admissible à l'époque. En quittant Hanmer, ses parents, ses frères et ses sœurs, elle lui a tout donné, y compris sa réputation. Mais Joseph choisit une position ambiguë. D'un côté, il a rejeté l'Église en la quittant sans demander de dispense. D'un autre côté, il s'abstient d'en faire fi complètement et d'épouser Marie-Louise parce que, s'il l'épousait, il serait excommunié. Or, pour un ex-homme d'Église, l'excommunication demeure une option impensable. Il choisit donc de ne pas rompre définitivement avec l'Église et de ne pas s'engager définitivement avec Marie-Louise. Après tout, il est plus facile de laisser l'ambiguïté flotter que de s'engager dans un choix limpide. Plus facile pour lui. Plus difficile pour Marie-Louise.

## OTTAWA

Passer de Hanmer à Ottawa représente tout un pas dans la vie de Marie-Louise. Hanmer n'avait qu'une centaine d'habitants. À Ottawa, en 1916, la population est de 100 561 personnes. En contraste avec la population homogène francophone et catholique de Hanmer, celle d'Ottawa se distingue par sa diversité culturelle. Irlandais et francophones catholiques côtoient Juifs, Allemands et Italiens. Lorsque Joseph et Marie-Louise arrivent dans la capitale, la guerre en Europe insuffle une nouvelle vie à l'économie du pays. Ottawa est en pleine métamorphose, passant graduellement d'une économie basée sur l'industrie du bois à une économie basée sur l'accroissement de la fonction publique. Sur la colline parlementaire, des travaux sont en cours pour reconstruire l'édifice

central du parlement détruit par un incendie le 3 février de la même année. On commence à ériger de belles demeures dans le Glebe, entre autres sur la nouvelle avenue Clemow. Le parc Lansdowne offre des activités sportives été comme hiver et tient l'exposition agricole et industrielle chaque année à l'automne<sup>45</sup>.

C'est la première fois que Marie-Louise habite la ville et tout est pour elle source de nouveauté et d'apprentissage. Il faut s'orienter, distinguer la «haute-ville» de la «basse-ville» et les parcourir en tramway. Autour d'elle, les femmes ont commencé peu à peu à s'engager dans le monde du travail à mesure que les hommes s'enrôlaient sous les drapeaux. Elles découvrent l'avantage d'avoir un salaire et goûtent à l'indépendance. Plusieurs d'entre elles ont une «carrière» dans l'industrie du service avant leur mariage, particulièrement comme domestiques<sup>46</sup>.

Marie-Louise découvre l'abondance des grands magasins où s'étalent la mode féminine dernier cri, les tissus à la verge pour la couture et les vêtements de confection. Les jours de beau temps, elle et Joseph peuvent flâner le long du canal où les dames de la haute société font de l'équitation sur le Driveway bordé d'arbres centenaires. Chaque jour apporte du nouveau et, pour ce couple récemment arrivé, l'atmosphère générale de croissance et d'expansion porte à faire des plans d'avenir.

## RIDEAU PARK (MAI 1917)

En attendant la naissance du bébé, Marie-Louise et Joseph cherchent un endroit propice pour élever leur enfant. Ils veulent une demeure où ils pourront avoir un jardin, élever quelques animaux et vendre les produits de leur travail. Il leur faut des sous. Joseph a subdivisé en deux parties un des lots du canton de Capreol qu'il avait acheté en septembre 1911. Le 3 janvier 1917, il vend une des deux parties pour un montant de 2000 \$.

Le 12 avril 1917, Marie-Louise donne naissance à un fils. Pour toute femme amoureuse de son conjoint, un tel événement est source de grande joie et de fierté. Pour Marie-Louise encore plus, puisque cette naissance marque un jalon important dans sa

---

45. John Leaning, *The Story of the Glebe*, Chez l'auteur, 1999, page 22.

46. John H. Taylor, *Ottawa, An Illustrated History*, Canadian Museum of Civilization, 1986, page 120 (traduit de l'anglais).

relation avec Joseph. Ils ne sont plus simplement amants. Ils sont maintenant parents. Cet enfant représente le fondement d'une nouvelle famille qui, pour Marie-Louise, comblera le vide laissé par l'absence des siens dans sa vie quotidienne. Joseph baptise lui-même l'enfant. Ils choisissent de l'appeler Joseph Ray. Une épidémie d'influenza sévit dans la capitale et Marie-Louise prend sûrement des précautions hors de l'ordinaire pour protéger le nouveau-né de ce fléau.

Un mois plus tard, le 21 mai 1917, Joseph achète dans Rideau Park, pour un montant de 5000 \$, une maison sise sur environ deux acres de terrain, incluant une grange et une pommaraie. Le document de l'achat précise qu'il s'agit des lots 133, 134 et 135 faisant face à l'avenue Stanley (aujourd'hui Pleasant Park Avenue) ainsi que des lots 187, 188 et 189 faisant face à l'avenue Billings. Le nouveau propriétaire signe simplement «Joseph Ray», son nom, mais aussi le nom de son fils nouveau-né. Rideau Park, petit quartier sillonné de trottoirs de bois où quelques familles francophones côtoient une majorité de familles anglophones, est situé sur la rive sud de la rivière Rideau près de la voie ferrée, un peu en retrait du «village» de Billings Bridge. L'église, le bureau de poste et les magasins du village rendent service aux habitants de Rideau Park et des alentours.



Aujourd'hui, 279, Pleasant Park (autrefois rue Stanley)  
dans Rideau Park.

Joseph et Marie-Louise ont choisi une maison à la mesure de leurs rêves, une demeure plutôt spacieuse qui leur permettrait éventuellement d'accroître leur famille. Au salon, à la salle à manger et aux trois chambres à coucher s'ajoute une grande cuisine d'été qui facilite la fabrication du cidre, la préparation du beurre, du fromage et des conserves ainsi que les cuissons de longue durée et les boucheries d'automne. Lorsque la neige arrive, on ferme cette pièce et on utilise la salle à manger comme cuisine d'hiver. Bien qu'il ne soit pas fini, le sous-sol sert de rangement et un trou dans le sol cache une source d'eau fraîche qui permet à Joseph et Marie-Louise de laisser reposer le lait et de garder le beurre et d'autres produits au frais. Sur le devant de la maison, une grande galerie aux poutres couvertes de vignes invite au repos<sup>47</sup>. Cette habitation sans prétention deviendra le théâtre des meilleurs et des pires moments de la vie de Marie-Louise.

## VIE DE COUPLE

*We had a quiet family life there*<sup>48</sup>.

Une vie de famille! Le rêve de Marie-Louise est devenu réalité. Elle vit aux côtés de l'homme qu'elle aime dans une maison bien à eux et vient d'avoir un enfant de lui. Ils sont heureux.

*Ils s'entendaient bien. Ils ne se chicanaient pas. [...] Ils chantaient beaucoup. Ils chantaient des chansons à répondre. Oui, je me rappelle de ça. Je pense que, vraiment, ils s'arrangeaient assez bien ensemble parce que je n'ai pas de souvenir d'avoir eu de désagréments. Puis, ils devaient s'aimer vraiment pour avoir passé à travers tout ça. [...] C'était le vrai amour*<sup>49</sup>.

---

47. Cette maison existe toujours bien qu'elle ait subi des modifications au cours des années. L'adresse actuelle est 279, Pleasant Park, le nouveau nom de l'avenue Stanley.

48. Enregistrement fait par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005.

49. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 6.

Au cours de l'hiver 1918, Marie-Louise est de nouveau enceinte. Mais la joie du couple est teintée d'inquiétude parce qu'une terrible épidémie de grippe espagnole vient de s'abattre sur Ottawa. Elle dure tout l'hiver. Les autorités de la ville prennent des mesures draconiennes pour enrayer ce fléau, mais il ne disparaîtra qu'au printemps 1919. Grâce aux mille précautions que prennent Marie-Louise et Joseph, l'épidémie ne s'infiltré pas dans la petite maison de la rue Stanley.

Joseph, prévoyant, prend les mesures nécessaires pour faire face financièrement à l'accroissement de la famille. Le 23 août 1918, il vend pour un montant de 900 \$ la seconde partie du lot qu'il avait acheté dans le comté de Capreol en septembre 1911 et qu'il avait fait subdiviser par la suite.

Quelques mois plus tard, le 30 octobre 1918, jour des 60 ans de Joseph, Marie-Louise donne naissance à une fille dans un petit hôpital privé sis au 183-185, rue Somerset Ouest, au coin de la rue Elgin. C'est tout un cadeau de fête! Ils ont maintenant un garçon et une fille. Ils sont comblés. Comme il l'a fait pour son fils, Joseph baptise lui-même leur bébé. Penché sur ce petit visage chiffonné, il doit être très ému de verser l'eau du baptême sur la tête de son propre enfant et accomplit sûrement ce rite avec tout l'amour et la tendresse que peut contenir un cœur de père. Ils appellent leur fille Gertrude Ray. Joseph se sent-il rajeuni ou vieilli par l'arrivée de cette nouvelle petite vie? Il se peut qu'il ressente de façon plus intense la différence d'âge qui le sépare de Marie-Louise. Elle n'a que 27 ans et ne voit probablement que les beaux côtés de cette naissance: la joie d'avoir une fille, un lien de plus avec celui qu'elle aime, et le plaisir de lui avoir donné cette enfant le jour de sa fête. Lui, voit glisser un peu plus loin derrière le temps où Marie-Louise et lui, seuls, goûtaient librement aux plaisirs simples de la vie. Ce petit être lui rappelle de façon bien concrète les responsabilités croissantes de leur vie quotidienne.

Mais ces pensées disparaissent comme des ombres passagères lorsque, moins de 15 jours plus tard, le 11 novembre 1918, l'Allemagne signe l'armistice. La nouvelle se répand dans les rues et les maisons comme une brise chaude du Sud qui soulage les maux et détend les cœurs. La guerre est finie à la grande joie de tous!

## VIE QUOTIDIENNE

Comme la plupart des familles de l'époque établies un peu en retrait du centre-ville, Marie-Louise et Joseph élèvent quelques animaux, cultivent un lopin de terre et vivent des revenus provenant de la vente de leurs produits. Ils ont connu la vie de campagne et possèdent l'expérience nécessaire. Ils ont un cheval, Carney, et une vache. Ils vendent du lait aux voisins, tels les Christie et les Laing. En plus de tenir maison, Marie-Louise sépare la crème du lait et la baratte pour en extraire du beurre. Elle fait aussi du fromage cottage dans la cuisine d'été. Gertrude se rappelle la couture que sa mère faisait :

*Elle faisait tout notre linge. [...] les manteaux d'hiver. Puis, [pour] les garçons, elle faisait, jusqu'à un certain âge, les pantalons, puis tout ça. De la grosse couture, tu sais<sup>50</sup>.*

Au cours de mes entrevues avec elle, Gertrude revient à plusieurs reprises sur les talents de couture exceptionnels de sa mère.

*Elle faisait de la BELLE couture vraiment. [...] Elle faisait tout: les manteaux, les costumes pour les garçons, puis... Il n'y a rien qu'elle n'a pas fait. Et c'était TRÈS bien fait<sup>51</sup>.*

Les journées de Marie-Louise sont donc bien remplies. Comme à l'époque il n'y a pas d'appareils ménagers modernes, chaque tâche demande beaucoup de temps et d'efforts.

*Dans ce temps-là, il n'y avait pas de commodité. Ça fait que le lavage, c'était toute une affaire! Il y avait, comme ils appelaient, des duffle board, tu sais, et des grosses chaudières. Ça devait contenir à peu près quatre grosses chaudières d'eau. Puis tu faisais bouillir ton linge blanc là-dedans pour qu'il devienne plus blanc. Puis, naturellement, il n'y avait pas de sècheuse non plus. Alors il fallait mettre tout ça sur la corde à linge<sup>52</sup>.*

---

50. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 17.

51. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 11.

52. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 17.

De son côté, Joseph est aussi très occupé. Il a plus d'une centaine de poules et s'est fait toute une clientèle. Gertrude se rappelle:

*Je me levais avec mon père des fois, à cinq heures du matin, parce que lui [...] il avait de l'ouvrage de ferme, presque. Alors je déjeunais avec lui souvent. [...] Il vendait des œufs. Il avait des clients dans le Glebe, je me rappelle de ça<sup>53</sup>. [Elle rit en me regardant parce que j'habite dans le Glebe.] Puis [ses clients] lui donnaient toutes les croûtes qu'ils coupaient de leurs sandwiches, tu sais. Ça fait que lui, il nous faisait du pain doré avec ces croûtes. C'est ça qu'on avait pour déjeuner. Puis moi, j'aimais ça être toute seule avec lui parce que je suppose qu'il me parlait, puis, je ne sais pas. Puis Maman, elle dormait un peu plus tard<sup>54</sup>.*

Marie-Louise et Joseph cultivent aussi un assez grand jardin.

C: *Est-ce que votre père faisait pousser du tabac dans son jardin ?*

G: *Je pense que oui parce qu'il fumait une pipe.*

C: *Quoi d'autre y avait-il dans ce jardin ?*

G: *Bien ils avaient un assez gros jardin. Dans ce temps-là, tout le monde avait des jardins. Tous les légumes pour tout l'hiver, c'était tout là, tu sais.*

C: *Les carottes, les pois, les fèves, tout ça là.*

G: *Oui.*

C: *C'est elle qui s'occupait du jardin ?*

---

53. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 4.

54. Session 7 avec Gertrude Mantha, page 16.

G: *Pas mal.*

C: *Et lui? Il s'occupait de son tabac lui-même?*

G: *Ah! bien j'imagine que lui travaillait dans le jardin aussi, tu sais.*

C: *Ils s'entraidaient*<sup>55</sup>.

Le gardien constant du jardin s'appelle Fairy. C'est le chien de la famille, un bâtard d'une personnalité sans égale qui s'est donné pour tâche de chasser sans merci les poules qui s'aventurent dans le jardin.

*On envoyait le chien. On disait: «Fairy! Chickens in the garden!» Puis là, lui, il les sortait du jardin. La plupart du temps, elles n'étaient pas en liberté quand même, tu sais, elles étaient dans un poulailler*<sup>56</sup>.

Lorsque le frère de Gertrude revient sur cette histoire je lui demande:

C: *Who trained him?*

L: *Oh, we didn't train him. He trained us*<sup>57</sup>!

La famille mange une nourriture saine. Avec les produits du jardin, Marie-Louise prépare des conserves pour l'hiver. Elle et Joseph savent aussi tirer profit des produits saisonniers.

*Ils étaient assez intéressés dans la bonne nourriture. On mangeait des pissenlits, tu sais, dans le temps des pissenlits.*

C: *Oui. Les feuilles.*

---

55. Session 10 avec Gertrude Mantha, pages 7 et 8.

56. Session 6 avec Gertrude Mantha, page 2.

57. Session 5 avec Gertrude et Lorne Mantha, page 2.

G : *C'était comme des épinards.*

C : *Oui. Oui. On en mange encore de nos jours. Ils en mettent de plus en plus dans les mélanges de verdure parce que c'est bon pour la santé.*

G : *Oui. C'est ça*<sup>58</sup>.

Les enfants grandissent donc en bonne santé, au grand air et nourris de produits naturels.

Bien que Marie-Louise et Joseph s'entraident et partagent les tâches quotidiennes, il n'y a aucun doute que Joseph demeure le maître incontesté de la maison. Il gère la propriété en veillant de près aux dépenses, fait lui-même les gros achats pour la maisonnée et s'occupe des clients. C'est le modèle de famille auquel Marie-Louise est accoutumée. Son père adoptif, Napoléon, gagnait le pain de la famille. Comme ses tâches domestiques l'accaparent à cœur de jour, elle apprécie sûrement avoir quelqu'un auprès d'elle sur qui elle peut compter pour gérer les finances.

Joseph aime ses enfants. Il prend son rôle de père à cœur et participe à leur éducation. Gertrude garde de bons souvenirs de ces jours avec son père.

G : *Je me rappelle d'être assise sur ses genoux et il me chantait des chansons.*

C : *Ah oui! Quelle sorte de chansons?*

G : *Des chansons comme La Poule grise puis des affaires comme ça. [...] Puis je me rappelle que je le peignais. Puis il avait des beaux cheveux frisés. Ça fait que je le peignais drôlement avec toutes les affaires pour faire rire. Non, j'ai des bons souvenirs de lui comme ça*<sup>59</sup>.

Mais Joseph peut aussi se montrer très sévère avec les enfants quand ils agissent de façon irresponsable. La fille de Jos,

---

58. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 10.

59. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 10.

le fils aîné de Marie-Louise et de Joseph, me raconte une histoire qui est arrivée à son père :

*My dad was terrible, rascal, he would get in trouble sometime. He went for a ride on a horse with another kid. They had horses. And had a great time! A big long hard ride and came back and put the horse in the barn and came in. [...] And his dad whipped him for that because what he did was he left that animal sweating in the barn and he could have died. [...] He was so angry at the careless, thoughtless thing that my dad had done by leaving that animal and not even thinking<sup>60</sup>.*

Il est vrai que Jos a des plans dans la tête, comme tout petit gars de son âge, et qu'il mérite d'être corrigé de temps en temps. Les méthodes d'éducation de l'époque permettaient qu'on frappe un enfant pour le punir. Parfois on utilisait une ceinture de cuir ou la lanière de cuir servant à affiler les lames de rasoir. Jos comprend qu'il mérite d'être réprimandé, mais il n'est pas d'accord avec la méthode. Il gardera toute sa vie du ressentiment d'avoir été frappé par son père.

## VIE INTELLECTUELLE

Joseph a fait des études classiques. Il reconnaît l'importance de l'éducation formelle et se soucie du développement intellectuel des enfants. Il songe aussi à Marie-Louise qui a eu très peu l'occasion d'aller à l'école et dont les capacités de lire et d'écrire sont très limitées.

*G : Elle n'avait presque pas d'éducation vraiment. [...] Elle a appris à écrire un petit peu, mais elle avait de la misère à épeler. [...] Tu sais, elle n'avait pas de grammaire.*

*C : Quand elle vivait avec lui après votre naissance, est-ce qu'elle a continué d'apprendre à lire et à écrire avec lui ?*

---

60. Entrevue avec Diane Parker-Ray, pages 3 et 4.

G : *J'imagine que peut-être il l'aidait. C'est possible, oui, j'imagine. Parce que lui, il lisait beaucoup. Je me rappelle qu'il allait à la bibliothèque Carnegie. À tous les ans, ils vendaient des livres, [ils faisaient] le recyclage des livres. Puis lui, il arrivait avec des boîtes de livres. J'imagine qu'elle a dû en profiter de ces livres-là<sup>61</sup>. Il y avait toujours des livres chez nous<sup>62</sup>.*

Un des livres qui leur ont appartenu fait partie des souvenirs qu'un des petits-fils de Marie-Louise garde de ses grands-parents. Lorsque je l'ai rencontré pour l'entrevue, il est arrivé avec un livre à la main.

*J'ai apporté un livre qui supposément appartenait à mon grand-père. [...] C'est ma grand-mère qui m'a donné ça.*

Il me tend un livre intitulé *Les soirées du Château de Ramezay* publié par l'École littéraire de Montréal en 1900. Il contient de courts récits, des extraits de pièces de théâtre et, surtout, des poésies d'Émile Nelligan et d'autres poètes.

C : *Alors il aimait la poésie.*

P : *Bien j'imagine que oui.*

C : *Et elle, est-ce qu'elle a lu ça ? Est-ce qu'elle était assez lettrée pour lire ça ?*

P : *Je ne penserais pas<sup>63</sup>.*

Il est fort possible que le soir, une fois les enfants couchés, Joseph et Marie-Louise assis côte à côte passent quelques moments à la lecture. Peut-être qu'il lui a lu, de ce livre, le poème de Nelligan, *Amour immaculé*, dans lequel l'amour mystique se confond à l'amour profane au cœur du poète. Lui, prêtre, se sentirait attiré de façon toute spéciale par ce poème qui débute ainsi :

---

61. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 16.

62. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 11.

63. Entrevue avec Patrick Mantha, pages 6 et 7.

*Je sais en une église un vitrail merveilleux. Il se serait penché amoureuxment vers elle en lui lisant dans un sourire : Ma romanesque aimée, [...] toi, la seule que j'aime et toujours j'aimerai. Et les dernières lignes, les aurait-il lues avec au cœur un sombre pressentiment ?*

*Toi qui restes muette, impassible et qui, fière,  
Peut-être me verras, sombre et désespéré,  
Errer dans mon amour comme en un cimetière<sup>64</sup> !*

## VIE RELIGIEUSE

La famille Ray mène donc la vie d'une famille typique de Rideau Park, sauf pour un point très important : ils gardent leur vie religieuse dans l'ombre. Ils ont mis de côté les rites religieux hebdomadaires. La famille ne va pas à la messe et on ne fait aucune prière en famille. Pourtant, ils demeurent croyants. Joseph a tenu à baptiser les enfants et désire qu'ils fassent leur première communion et leur confirmation. Il pense encore comme un prêtre. Il ne peut effacer de son esprit la formation cléricale qu'il a reçue et mise en pratique pendant la plus grande partie de sa vie. Ils ne vont pas à l'église parce qu'il considère que lui et Marie-Louise vivent « dans le péché » et que, par conséquent, ils ne peuvent recevoir les sacrements. Leur maison n'en demeure pas moins un milieu chrétien où l'on enseigne aux enfants la charité, la bonté, la franchise, enfin, l'amour du prochain et le sens des responsabilités.

## PREMIER RETOUR À HANMER (NOVEMBRE 1920)

Gertrude, la fille de Marie-Louise, me remet un ruban magnétique sur lequel elle a enregistré quelques souvenirs :

*Today is November the first [2004] and why this comes to mind, I will never know because my grand-mother, mother's mother died November 1, 1920. And she was just 51 years of age. And mother went to her funeral with my brother Jos who was 2 and half years old at that time. So*

---

64. Voir appendice 4, Amour immaculé.

*you can imagine the stir that it must have made in Hanmer when she was there, when she showed up for the funeral. There must have been a lot of talking going on. "Did you see who is there?" Any how, just reminiscence<sup>65</sup>.*

Comme Marie-Louise doit être bouleversée d'apprendre la mort de sa mère! A-t-elle jamais eu l'occasion de lui reparler depuis sa fuite de Hanmer et de lui expliquer les raisons derrière son départ? Au cours des quatre années précédentes, Marie-Louise, dans ses moments tranquilles, a certainement imaginé à plusieurs reprises ce qu'elle dirait à sa mère si elle la revoyait, la conversation qu'elles auraient et les aveux qu'elles se feraient. Mais voilà qu'il est trop tard! Georgianne n'est plus. La seule chance que Marie-Louise a de dire silencieusement à sa mère qu'elle l'aime et qu'elle regrette de l'avoir fait pleurer, c'est d'aller déposer une fleur sur sa tombe. Et, cette fois-ci, elle n'attendra pas qu'il soit trop tard. Marie-Louise est bien décidée à se rendre aux funérailles de sa mère à Hanmer. Elle ne sait pas jusqu'à quel point son histoire est connue parmi les gens du village. Elle craint de se faire questionner par les commères du patelin. Elle ne peut certainement pas révéler qu'elle vit en union libre avec un homme, et qu'en plus cet homme est l'ancien curé de Hanmer. Elle serait immédiatement classée femme de réputation douteuse et honnie par toute la population scrupuleuse et bien-pensante. Mais cette perspective d'avoir à frayer dans un contexte social explosif ne l'arrête en rien. Elle emmène avec elle son fils Jos et descend chez sa sœur Claire, pour qui elle a gardé un attachement particulier et avec qui elle peut partager ouvertement sa peine. Elle lui confie peut-être qu'elle est de nouveau enceinte.

Joseph n'accompagne pas Marie-Louise à Hanmer. Quelqu'un doit rester à la maison pour s'occuper des animaux et des affaires. De plus, il craint probablement la réception que Napoléon lui ferait s'il se présentait aux funérailles. Marie-Louise choisit de laisser la petite Gertrude aux soins de son père.

---

65. Ruban préparé par Gertrude Mantha entre novembre 2004 et mars 2005.

## NAISSANCE DE LORNE

Au retour de Hanmer, la vie reprend ses droits. Le 16 mars 1921, Marie-Louise donne naissance à un second fils. Quand je demande à Gertrude où son jeune frère est né, elle me dit :

G : *Lorne, je crois qu'il est né à la maison.*

C : *Ah bon ! Est-ce qu'elle a eu de l'aide ?*

G : *Elle a dû avoir une sage-femme j'imagine. Dans ce temps-là, je ne sais pas comment ça marchait. Je ne sais pas vraiment. C'est une affaire que je me suis toujours demandée. Qui est venu à la maison pour l'aider<sup>66</sup> ?*

Une courte recherche sur le contexte de l'époque m'apporte une réponse plausible à cette question. Au début du siècle, plusieurs femmes choisissent de donner naissance à la maison avec l'aide d'une sage-femme. Dans le quartier où habite Marie-Louise, c'est chose courante et la sage-femme est appréciée autant des médecins que des femmes qui accouchent, comme le révèle le témoignage d'un habitant de Billings Bridge :

*Ma grand-mère [...] était sage-femme. Elle était aussi importante que la reine. Tous les médecins comptaient sur elle. S'ils savaient qu'elle se chargeait d'un cas, ils ne s'occupaient pas d'être là<sup>67</sup>.*

Il est donc très possible que Marie-Louise ait eu l'aide d'une sage-femme et que Joseph ait fait les cent pas dans la cuisine. Comme il l'avait fait pour Jos et Gertrude, Joseph baptise lui-même l'enfant. Lui et Marie-Louise ont choisi un nom bien français : Albert Laurent. Plus tard cependant, comme ses camarades ne parlent que l'anglais, Laurent choisira de se faire appeler Lorne.

---

66. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 20.

67. Gérard et Bernard Pelot, *Billings Bridge, mon village, ma vie*, Écrits d'or, Gatineau, 1999, page 195.

## 1921-1926

L'économie du pays s'améliore graduellement au cours des années d'après-guerre. Le statut de la femme s'améliore aussi. En 1917, les suffragettes avaient obtenu le droit de vote. Bien des femmes qui ont connu le travail à l'extérieur du foyer durant la guerre répugnent maintenant à devoir retourner aux tâches domestiques non payées. La gent féminine a le vent dans les voiles et la mode en témoigne. Les cheveux et les robes raccourcissent. Dans la haute société, les chapeaux cloches remplacent les grands chapeaux « My Fair Lady » chargés de rubans et de plumets. De nouveaux appareils ménagers, tels que le fameux réfrigérateur, de marque Frigidaire, arrivent sur le marché, facilitant le travail des mères de famille. « L'usage du téléphone s'intensifie. De 1915 à 1925, le nombre d'appareils téléphoniques au Canada a doublé. En 1925, plus de 13 % des Canadiens se servent de l'invention de Bell<sup>68</sup>. »

Dans le foyer de la rue Stanley, peut-être qu'on songe aussi à apporter quelques améliorations à la maison et que Marie-Louise et Joseph ont besoin d'un revenu additionnel pour ce faire, car, le 2 juin 1925, Joseph vend pour un montant de 500 \$ la seconde partie du lot 2, concession II, qu'il avait acheté dans le comté de Hanmer en 1913.

Les jours et les mois filent, ponctués d'événements heureux qui demeurent dans la mémoire des enfants jusqu'à nos jours. Gertrude se rappelle être allée à Carlsbad Spring avec son père pour recueillir de l'eau de source.

G : *On allait en buggy là, tu sais. Il allait là, puis il m'emmenait. Des fois, il emmenait Jos ou bien Lorne.*

C : *Chacun à votre tour.*

G : *Oui, oui, c'est ça. Une grande excursion. Ça prenait toute la journée, tu sais.*

C : *C'est loin.*

---

68. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa*, coll. « Histoire d'Ottawa », tome 4, page 247.

G: *Oui.*

C: *Est-ce que vous rapportiez de l'eau de source à la maison?*

G: *Ah oui*<sup>69</sup>.

Ce sont des années d'insouciance remplies de jeux: la tague, la cachette, la marelle, les billes, danser à la corde et faire tourner la bouteille. Un jour que leur père est absent et que Marie-Louise est occupée, les garçons montent au grenier. Leur père y garde un coffre et les garçons meurent d'envie de savoir ce qu'il recèle. Ils ouvrent le coffre et trouvent tous les objets du culte qui appartiennent à leur père: patène, ciboire, calice, etc. Mais leur plaisir décuple lorsque, parmi ces objets religieux, ils découvrent un fusil. On peut se demander évidemment pourquoi un prêtre serait propriétaire d'un fusil. Mais la nièce de Marie-Louise m'explique:

*Dans ce temps-là, c'était normal que le monde porte des fusils sur eux, sur la ferme, pour la protection contre les ours, etc. Prêtre pas prêtre*<sup>70</sup>.

Parfois, des événements inattendus surviennent dont le souvenir fait encore rire. Ainsi, le jour où Joseph achète un bœuf au rodéo annuel du parc Lansdowne. Gertrude et Lorne me racontent:

L: *They had a rodeo, down at Lansdowne Park. And after the rodeo, they sold all the cows for the cowboys to ride, something like that. Is that the way it went?*

G: *Yeah.*

L: *Something like that. So anyway, he bought one. And the cowboys brought it home. They herd the bugger and put it in the barn. He goes out of the barn and close the*

---

69. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 10.

70. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 19.

*barn door, you know. And then the baker came along and "It sounds the big deal you got with this cow. So let's go and have a look at it!" So they go out to the barn, and mother comes along...*

*G: and she opened the door...*

*L: and the cow ran away!<sup>71</sup>*

Il semble que le bœuf, inquiet de son sort, a jugé bon de prendre la clé des champs et de trouver refuge chez les voisins, les Billings. Gertrude et Lorne rient encore au souvenir de leur père galopant derrière le bœuf pour le rattraper, comme dans la finale d'un film de Charlie Chaplin.

## **PREMIÈRE COMMUNION DE GERTRUDE**

Le 21 avril 1926, Gertrude se lève avec au cœur un mélange de joie et d'appréhension. C'est le jour de sa première communion et de sa confirmation. Elle a hâte d'enfiler la jolie robe que Marie-Louise lui a faite. Mais, en même temps, elle est un peu appréhensive d'avoir à se rendre à l'église. Elle n'y est jamais allée et ne sait pas trop à quoi s'attendre.

*G: Ma mère était malade dans ce temps-là, puis mes deux frères avaient les oreillons. Donc je suis allée toute seule. Mon père m'a emmenée à l'église en horse and buggy. Il m'a laissée à la porte de l'église, puis il est reparti<sup>72</sup>.*

*C: Mais les autres parents, est-ce qu'ils étaient dans l'église?*

*G: Ah oui! Les autres enfants avaient tous leurs parents et ils étaient tous habillés en blanc avec le voile puis tout ça. Puis moi j'étais habillée avec une robe bleue, une belle robe que Maman m'avait faite, toute brodée avec*

---

71. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, page 14.

72. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 19.

*des roses, je me rappelle, vraiment jolie<sup>73</sup>. Ça fait que moi, je me sentais vraiment... pas avec la gang, tu sais. Puis, je me rappelle qu'il y avait une femme, une bonne femme, qui avait une douzaine d'enfants, qui a pris charge de moi.*

Cette femme s'appelle M<sup>me</sup> Brûlé. Elle emmène Gertrude chez elle pour le repas de midi et lui prête un voile pour la confirmation qui a lieu la même journée dans l'après-midi.

*G : La première communion, c'était le matin et l'après-midi, c'était la confirmation.*

*C : Dans la même journée ?*

*G : Dans la même journée parce que l'évêque faisait le tour, comme ça. Puis c'est comme ça que ça marchait. Puis mon père est venu me chercher après<sup>74</sup>.*

Cette journée reste marquée dans le cœur de Gertrude comme une entaille au couteau dans l'écorce d'un arbre. Elle a 8 ans et c'est la première fois qu'elle constate avec malaise que sa famille ne suit pas certaines conventions sociales de leur milieu.

*Tu vois, il y avait plusieurs années que ma mère n'allait pas à la messe. On n'appartenait pas à la paroisse. Ça fait que c'étaient des affaires un peu différentes que les autres<sup>75</sup>.*

Ce ne sera pas la dernière fois que sa situation familiale lui causera de l'embarras.

## **PRISE DE CONSCIENCE**

Au cours des semaines qui suivent la première communion de Gertrude, la santé de Marie-Louise continue de se détériorer, au point où elle doit être hospitalisée.

---

73. Session 10 avec Gertrude Mantha, page 13.

74. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 19.

75. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 7.

G: *Elle a eu une hystérectomie. [...] Dans ce temps-là, c'était une grosse opération. [...] Puis, pendant qu'elle était à l'hôpital, je me rappelle, lui, [il] a monté un autel dans le passage en haut et il disait la messe.*

C: *Dans votre maison?*

G: *Oui, oui, dans notre maison. Je me rappelle de ça. Ça prenait pas mal de place parce que le passage n'était pas si large que ça. En tout cas, je m'imagine que lui était bien inquiet.*

C: *Est-ce qu'elle est restée à l'hôpital longtemps?*

G: *Une couple de semaines.*

C: *Puis, pendant qu'elle était à l'hôpital c'est lui qui prenait soin de vous?*

G: *Oui.*

C: *Puis il n'a pas eu d'aide de voisins?*

G: *Je ne sais pas. Il était assez bon pour faire à manger, j'imagine. Avec tous les voyages qu'il avait faits, il avait dû faire à manger souvent pour lui-même dans ces petites places-là<sup>76</sup>.*

Je ne peux qu'imaginer l'effet que cette courte expérience d'avoir à prendre soin des enfants seul peut avoir sur Joseph. Il réalise soudainement combien tout le bon fonctionnement de la maison dépend de Marie-Louise: la cuisine, le lavage, le nettoyage et le reprisage. En plus de son travail, il doit maintenant planifier et préparer les repas, répondre aux questions des enfants et surveiller leurs activités. Pour la première fois depuis le début de leur vie commune, il se pose la question: qu'advierait-il si je perdais Marie-Louise? Il envisage tout d'un coup la perspective potentielle de devenir veuf à 68 ans et d'être seul responsable de trois enfants de moins de 10 ans. Cette pensée le jette dans l'angoisse et, dans son for intérieur, une peur sourde commence

---

76. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 6.

à l'envahir. Peur de s'être trompé de chemin dans la vie. Peur de s'être embarqué et d'avoir embarqué Marie-Louise dans une aventure qui n'a pas de bon sens. Peur de regarder bien en face les doutes qui lui rongent le cœur.

Le seul recours qu'il connaisse pour combattre l'angoisse est la prière. Il monte au grenier, ouvre le coffre et prend dans ses mains les objets du culte qu'il avait rangés à un moment euphorique de sa vie. Son cœur bat. Ces objets familiers lui parlent de calme, de silence et de paix intérieure. Il se revoit disant la messe dans la petite chapelle de Wolseley, là-bas en Saskatchewan. Il entend le servant qui répond dans un murmure : « *Kyrie eleison* », « Seigneur, ayez pitié ». Il pense : « Je suis prêtre. Voilà ! Elle est là la vérité. Je suis prêtre et le serai toujours ! » Cette certitude, qui surgit soudain comme un phare parmi les doutes qui assombrissent son esprit, lui apporte la paix du cœur. Calmé, il descend et installe un autel dans le corridor. Il doit avoir foi dans l'avenir. Au cours de cette messe qu'il célèbre seul sous le regard ébahi des enfants, que promet-il à son Dieu en échange du retour de Marie-Louise en bonne santé ?

## SYNCHRONISME

Marie-Louise revient et reprend les rênes de la maison. La tempête est passée. Joseph est maintenant en mesure d'apprécier le labeur de sa femme à sa juste valeur. Il doit sûrement le lui dire plus fréquemment, ce qui la rend heureuse. Les mois passent et bien des événements font les manchettes d'Ottawa. Ils alimentent les conversations dans la maison et occasionnent des sorties agréables. Ainsi, en août 1926, Ottawa célèbre son centenaire. De nombreuses fêtes sont organisées et la population se presse pour assister au défilé militaire et à la parade de chars allégoriques. En 1927, les cinémas de la ville présentent le tout premier film parlant : *The Jazz Singer*. Que la famille soit allée le voir est fort plausible. Marie-Louise adore les films !

Puis Joseph commence à recevoir fréquemment la visite d'un voisin, M. Christie. Cet homme marié a plusieurs enfants. Il est ministre d'une Église qui permet le mariage des prêtres. Il serait protestant, presbytérien ou anglican, je ne sais. Gertrude me mentionne qu'à chaque fois qu'il vient à la maison lui et Joseph ont de longues conversations. De quoi discutent-ils avec tant

d'intensité? Ils débattent possiblement la question du mariage des prêtres. Joseph aimerait être capable de rationaliser le dilemme qu'il vit d'être prêtre catholique et de vivre en union libre avec une femme qu'il ne peut épouser sous peine d'excommunication. Il voudrait ne pas être obligé de choisir entre sauver son âme ou demeurer avec ceux qu'il aime et dont il se sent responsable. Il s'intéresse sûrement aux croyances et aux rites de la religion que pratique son voisin. Il y a donc des religions qui permettent de se consacrer à Dieu tout en étant marié? Marie-Louise laisse les deux hommes à leur discussion théologique, mais elle ressent probablement un brin d'insécurité quand elle voit Joseph si captivé par cette discussion.

Et, comme par coïncidence, c'est une nouvelle concernant l'Église catholique qui fait bientôt la première page des journaux. Le 28 mars 1928, on rapporte que M<sup>gr</sup> Guillaume Forbes est nommé archevêque d'Ottawa. Joseph en parle sûrement avec Marie-Louise autour de la table à l'heure du souper. Elle l'écoute avec intérêt comme elle le fait toujours quand il lui rapporte les dernières nouvelles. Elle n'est pas surprise de l'attention spéciale que Joseph porte à cet événement. Mais elle est bien loin de se douter que l'arrivée de cet archevêque dans la capitale provoquera un séisme dans sa vie.

Joseph a une très bonne raison d'être particulièrement intéressé par cette nouvelle. Monseigneur Forbes a été ordonné prêtre le 17 mars 1888 par M<sup>gr</sup> Fabre. Or Joseph aussi a été ordonné par M<sup>gr</sup> Fabre et seulement trois semaines plus tôt, le 26 février 1888. Guillaume Forbes et Joseph étaient donc collègues au Grand Séminaire. Joseph songe-t-il à renouer le lien avec lui? Compte tenu des longues discussions qu'il a eues avec son voisin quelque temps auparavant, on est en droit de penser qu'il n'a toujours pas clarifié l'ambiguïté qui règne dans son cœur. Rencontrer M<sup>gr</sup> Forbes lui donnerait l'occasion de parler discrètement de sa situation avec un représentant de l'Église catholique. Il pourrait lui demander son opinion et explorer de manière informelle avec lui des solutions possibles à son dilemme.

## **LA GRANDE DÉCISION (1928)**

La suite n'est que spéculation de ma part puisque Marie-Louise a emporté avec elle dans sa tombe l'histoire de Joseph. On peut penser qu'il va effectivement rencontrer Guillaume Forbes et que

ce dernier adopte une position très claire. Il lui rappelle le proverbe de la Bible : *L'homme au cœur double ne trouve pas le bonheur*<sup>77</sup>. Il lui démontre sans équivoque le devoir qu'il a de sauver son âme en se consacrant de nouveau à Dieu uniquement. Enfin, il assure à ce « fils égaré » que l'Église se montre prête à lui ouvrir la porte à certaines conditions, la première étant qu'il quitte à jamais cette femme qu'il n'a pas épousée et ses enfants illégitimes.

Cette position sans ambiguïté de l'Église paraît logique à Joseph s'il tient à sauver son âme. Il la comprend bien puisqu'il a reçu la même formation que son interlocuteur et que ses croyances fondamentales n'ont pas changé au cours des années. Il est tenté de suivre cette voie. De plus, il songe que la vie tranquille d'homme d'Église lui siérait mieux à 70 ans que la lutte quotidienne pour faire vivre une femme et trois enfants en bas âge. Mais il ressent de la culpabilité à la pensée d'abandonner Marie-Louise et de lui laisser la responsabilité d'élever seule leurs enfants. Il veut s'assurer que, s'il retourne à la prêtrise, il aura mis en place des moyens de les protéger d'une façon ou d'une autre. Il est donc fort possible qu'il négocie un arrangement avec l'Église sur ce point.

Joseph passe les jours qui suivent cette rencontre sur le « mont des Oliviers ». Il sait maintenant ce qu'il veut faire. Mais il se demande s'il trouvera jamais le courage de l'accomplir. Finalement, il s'ouvre à Marie-Louise, lui explique le dilemme qu'il vit et lui raconte sa visite à M<sup>gr</sup> Forbes. Pourrait-elle comprendre et lui pardonner s'il décidait de retourner à la prêtrise ?

Le bonheur de Marie-Louise s'écroule d'un coup comme un château de cartes sous un coup de vent.

---

77. Proverbes 17,20.

